

# La volonté de prendre date ou les paradoxes de la mesure du temps

## Éditorial

En cet an 2000 qui consacre le pouvoir magique et illusoire du nombre rond, mathématiciens et astronomes sont en première ligne pour nous expliquer comment se sont construits les différents calendriers et souligner la valeur relative de ce passage du millénaire. Mais les historiens ne manquent pas de nous rappeler, à la suite de Georges Duby ou de Jean Delumeau, toutes les prophéties non abouties, toutes les terreurs d'une imminence de la fin des temps, bref toute la portée symbolique des systèmes de datation dans nos univers mentaux.

Devant les fastes commémoratifs d'un événement qui n'en est pas véritablement un, la tentation est grande de ne pas rester en retrait. Interrogeons-nous sur les paradoxes de l'écriture du temps. Les collections de la Bibliothèque nationale de France regorgent en effet de pièces qui permettent de suivre au fil des siècles cette volonté constante de «prendre date», de doter la postérité d'outils de datation, d'inscrire des repères symboliques pour la suite des temps. Le cadre d'une revue autorise les digressions : c'est donc une réflexion cursive sur le thème des chronologies, alternant articles et choix de pièces extraites des fonds, que nous proposons.

En contrepoint du *De emendatione temporum* de Scaliger, voici des pièces méconnues : chronologies en rouleaux de 1521 destinées à l'affichage pour visualiser commodément la succession des règnes depuis les origines, tableaux synoptiques de 1587 pour comparer les différents computs, astuces pour inculquer aux enfants en comptant sur les doigts les subtilités des conversions des calendriers après la réforme grégorienne (selon la méthode du chanoine Tabourot), ficelles mnémotechniques pour être incollable sur les dates de l'histoire de France (selon la méthode Richard-Moisan parue en 1899)... De toutes les tentatives, parfois pathétiques, pour assister une mémoire faillible et troublée par le vertige des ans, on peut aussi tirer un magistral canular comme Jarry avec l'*Almanach du Père Ubu illustré* publié en 1899! Plus sérieusement, c'est bien la vérité de l'histoire qu'entendent établir les chronologies en corrigeant et rectifiant les erreurs autant qu'en proposant des «aide-mémoire».

Car de la connaissance naît la légitimité. Les chronologies sont une affaire d'État. Les grands de ce monde, des empereurs chinois à Louis XIV, se sont efforcés de contrôler l'image qu'ils veulent léguer à la postérité mais ils veulent également signifier à leurs contemporains le caractère exceptionnel de leurs règnes. Invocation des origines, filiations, présages, dédicace d'une période à tel ou tel souverain... tout doit concourir à orchestrer ces mises en scène. Et les historiographes, les chronologistes comme les astronomes et même les auteurs de ces « théâtres de guerre », dont le but pratique est bien différent, se plient au genre.

De même, signifier une nouvelle historicité aura été une préoccupation centrale de la Révolution française. Le débat ouvert en 1789 court sur le siècle suivant : la question de savoir si la Révolution est close ou non, si donc elle est par nature de l'ordre du commencement, n'est pas une métaphore. Historiens, philosophes et même chansonniers ne cessent de relancer le thème. Charles Renouvier s'inscrit dans cette volonté de *tabula rasa* quand il refuse dans son *Uchronie* la chronologie chrétienne au nom d'une « histoire non pas telle qu'elle a été mais telle qu'elle aurait pu être ».

Mais les révolutionnaires ou les réformateurs butent toujours sur les conservatismes comme le montrent l'introduction du style du 1<sup>er</sup> janvier en France en 1564 ou encore, de façon parodique, les débats sur la notion de siècle en 1800. La perception du temps est en effet un objet complexe à cerner. La lecture de l'iconographie des *Cas des nobles hommes et femmes* de Boccace donne aussi quelques pistes sur les perceptions du temps quotidien et du temps historique à la fin du Moyen Âge dans le milieu aristocratique.

Et de nos jours comment les historiens composent-ils avec la mesure du temps, quand tous les pièges des datations semblent avoir été disséqués et démontés? Trois exemples : celui de la célèbre monnaie grecque, le « Demareteion », rappelle que récit historique et constat archéologique ont parfois eu du mal à s'accorder. Celui de la lecture par plusieurs générations d'historiens de ce non-événement qu'a été l'an mil. Enfin, la réflexion d'un historien à l'approche du nouveau millénaire, croisant temps cinématographique de la catastrophe et temps historique du mythe. Voici, sur les traces de Jules Verne, de quoi aborder l'an 2000 par des sentiers de traverse.

Valérie Tesnière

Directeur du département Philosophie,  
Histoire, Sciences de l'homme  
de la Bibliothèque nationale de France